

Lykos

« **G**ribouille l'orphelin ». Ce surnom ressurgissait à la surface comme un ouragan dans

mon esprit, se fracassant sur les parois de mon crâne. J'étais un petit blondinet de six ans, les mains et la figure tachées de peinture fraîche. Mes cheveux légèrement au dessus des épaules étaient en bataille. Je portais, ce jour-là et comme tous les jours, un tricot troué et un vieux jean rapiécé. Les enfants de mon école étaient, quant à eux, tous endimanchés, parfumés et soignés. C'était en effet un jour particulier pour eux, celui de prendre la photographie qui allait être montrée à chaque parent, et à toute la famille aussi, même celle dont on a des nouvelles qu'au nouvel an.

Leurs rires résonnaient en moi lorsqu'ils me pointaient du doigt en chantant à tue-tête une mélodie que j'aimerais ne pas me remémorer.

Je ne sais pas pourquoi ces souvenirs douloureux d'enfance me sont revenus, lorsque j'étais seul que ce soit à l'école ou dans ma famille d'accueil. Seul l'art a réussi à me maintenir à la surface, à me faire tenir le choc. Malgré ce qu'ils pouvaient tous dire, aujourd'hui je suis un artiste reconnu, même si c'est quarante-quatre années plus tard.

Je remis avec amertume la photographie jaunie au fond du tiroir dans lequel je l'avais déniché en cherchant mes lunettes. Maintenant que j'avais mis la main dessus, je pouvais m'asseoir et feuilleter mon journal tranquillement, en sirotant mon moka matinal. Des images de ces enfants moqueurs se fixèrent à nouveau devant mes yeux, m'encombrèrent l'esprit. Mais elles furent vite chassées par ce que je lisais à la Une de mon hebdomadaire :

« Le "Loup du Jura" a encore frappé ».

Je feuilletais rapidement le reste de l'actualité régionale et m'arrêtai à la page qui m'intéressait.

« Hier après-midi, vers dix-sept heures, une jeune femme de vingt-neuf ans a disparu alors qu'elle pratiquait son jogging quotidien près de Lons-le-Saunier. La victime devint alors la seizième "brebis égarée". Mais quand s'arrêtera celui que tout le monde surnomme déjà le "Loup du Jura" ? »

Je fermais mon journal, posais mes lunettes et fermais les yeux en soupirant. Cela faisait maintenant plusieurs mois que le « Loup » avait emporté sa première « brebis », comme disaient les médias. Au début, il ne s'attaquait qu'à des vieillards. Mais depuis le début de l'hiver, il s'en prenait à tous types de personnes.

J'avais l'envie et la nécessité de prendre l'air, de me réfugier dans mon atelier. Je me levais avec difficulté, et me dirigeai vers la sortie. Je mis mon manteau sur mes épaules, entourai mon cou d'une écharpe de laine verte et enfilai une paire de bottes avant de sortir.

Le froid gifla instantanément mes joues marquées par les années, alors que des dizaines d'automobiles passaient à vive allure à quelques mètres de moi. J'habitais le numéro 49 de la route du Belvédère, à Pannessières. Ma maison, contrairement à toutes celles des alentours, était affreusement terne et décrépie. Même les volets viraient vers un gris pâle, malgré le reste de peinture bleue que l'on pouvait apercevoir. Je ne possédais pas de garage attenant à ma maisonnette, mais une place de parking privée un peu plus loin, vers le bourg. Je longuais donc cet axe routier très fréquenté, mes pieds crissant dans la neige. Après avoir dépassé les façades des habitations mitoyennes aux tuiles orangées et impeccables, je pris un petit sentier de gravillons blanchâtres. Je gravis donc la pente sur une cinquantaine de mètres avant d'enfin tomber sur ma camionnette rouillée. C'est à ce moment-là que j'aperçus, du coin de l'œil, une silhouette se découper derrière les arbres. Mon cœur s'emballa lorsque je vis l'ombre de cet homme encapuchonné venir dans ma direction. Mes doigts frigorifiés mêlés à mon angoisse firent que j'eus du mal à ouvrir la portière collée par le gel. Quand elle s'ouvrit enfin, je m'engouffrai à l'intérieur et fermai toutes les portes à double tour. Lorsque j'entrepris de jeter un regard furtif vers l'extérieur, la mystérieuse apparition s'était comme... envolée.

Ça doit être l'âge, pensais-je tout d'abord. Puis avec le recul, je me suis dit que ça devait être mon imagination qui me jouait des tours avec toutes ces affreuses histoires racontées par la presse. Je mis ensuite quelques minutes avant de reprendre mes esprits, et d'enfin démarrer mon antiquité roulante.

Je roulais donc, doucement mais sûrement, en direction de mon antre, là où je pouvais être libre et profiter de ma passion. Mon atelier se situait à quelques kilomètres d'ici, au cœur du bois environnant. Pour m'y rendre, je devais traverser le bourg de Pannessières. Ce village m'a vu naître, grandir et vieillir. Il était toute ma vie. C'est aussi là que j'ai connu mes plus grandes déceptions, celles qu'un homme ne peut se vanter d'avoir vécu. Et c'est surtout ce village qui l'a vu s'éteindre, il y a quelques mois. Les larmes commençaient à me monter aux yeux lorsque j'atteignis la lisière du bois.

Il y avait quelque chose de fantastique, voire même de féérique dans ce lieu recouvert d'un épais manteau cotonneux. Les conifères enneigés m'entouraient, tels des dizaines de fantômes me regardant et me suivant des yeux, prêts à me sauter dessus. Je tournai soudainement sur ma gauche et continuai dans un chemin sinueux qui s'enfonçait dans les profondeurs des arbres. Ma camionnette avait du mal à se frayer un passage sur ce mélange de terre boueuse et de neige fraîche, glissant à chaque virage.

Les arbres s'écartèrent enfin après d'interminables minutes, laissant entrevoir mon repaire. J'étais fier de cet endroit que j'avais entièrement restauré, seul, donnant à cette grange tout son éclat passé. J'arrêtai le moteur, descendis et mis une imposante clé oxydée dans la serrure d'une petite porte secondaire, sur le flanc gauche du bâtiment.

Avant même que j'eus le temps de m'introduire à l'intérieur, un hurlement de rage et de plainte entremêlées retentit. Cela ressemblait à un chien, pensais-je. Ou à un loup. Je sortis cette solution de ma tête, en ne pouvant m'empêcher de regarder au loin : ça faisait bien des décennies que l'on n'avait pas vu un seul loup dans la région. Je frissonnai tout de même et franchis finalement le seuil. Je refermai la porte, et soudain, l'obscurité m'envahit. En effet, bien que les principaux travaux se soient terminés il y a maintenant six semaines, je n'avais pas encore installé un interrupteur près de l'entrée. J'avais donc à tâtons, ayant oublié une lampe torche (comme cela pouvait être agaçant de vieillir, parfois), dans le noir le plus absolu, à la recherche du compteur électrique.

Tout à coup, alors que je me suis pris les pieds dans je ne sais quel objet, je me suis retrouvé étalé sur le sol. Mais ce qui m'a le plus surpris, c'est que mes mains touchaient quelque chose de liquide, humide, visqueux, et dont l'odeur se rapprochait de celle du fer.

*

Il m'a vu. Mon cœur cognait contre mes tempes pendant que mes jambes se dirigeaient d'elles-mêmes vers un endroit opposé à là où je me tenais lorsque ses yeux croisèrent les miens. Je me mis donc à l'abri derrière la façade d'une maison de briques. Je n'osais pas bouger, au risque de me faire repérer une seconde fois, en tout cas jusqu'à ce que j'entende le bruit de son moteur sortir du parking. Cela faisait des jours que je suivais Charles Glipti, ce vieillard innocent. Des jours nécessaires pour que je connaisse toutes ses manies, ses habitudes, mais pourtant cela n'avait pour l'heure pas suffi pour que je localise son lieu de « travail ». Seulement, aujourd'hui, je savais que ce serait le grand jour, celui où je mettrais la main sur lui. Je partis finalement vivement vers ma Citroën noire garée en contrebas, sauta à l'intérieur et démarrai en trombe. Je savais qu'il passait par le bourg pour s'y rendre, mais à chaque fois, il me semait là. Je m'y dirigeai donc, rapidement, sans avoir l'air suspect pour autant. J'étais désespéré. Malgré mes efforts, il y avait peu de chance pour que je tombe sur sa camionnette blanche. Finalement, je l'aperçu près de la sortie de Pannessières, vers le chemin de la Chaumette, en direction du bois. Je ralentis afin de me mettre à une distance suffisamment proche tout en étant éloigné de lui. Je jubilai à l'idée de l'avoir enfin ! Je le suivis, de nouveau, dans cette route bordée d'arbres ivoire. Les minutes passèrent, interminables. Après de longs virages, je le vis se garer le long d'une sorte de grange perdue au fin fond de cette forêt, sorte de reflet sauvage de sa maison délabrée.

Il sortit, ouvrit une petite porte puis s'arrêta un moment en regardant au loin, à la cime des arbres, avant de refermer derrière lui. Je défit ma ceinture en priant pour qu'il n'ait pas fermé à double tours. Dans mon geste, je frôlai du bout des doigts la petite broche épinglée sur mon torse. C'était une certaine tradition que de toucher ce petit mouton argenté avant d'aller chercher quelqu'un. Je fermai brièvement les paupières, voyais ma fille me le donner pour la fête des pères, heureuse, un grand sourire dessiné sur son visage pur. Je me concentraï et m'aventurai à l'extérieur. Je sentais mon arme glacée appuyer contre ma jambe à chaque pas que je faisais dans la poudreuse. Ce dernier détail me gênait. Et si on les découvrait, ces empreintes de pas restées figées dans la neige ? Non, impossible, me convainc-ai-je. Il y eut soudainement un grand fracas à l'intérieur. Je m'immobilisais, puis collais tout mon corps le long de la grange, près de la porte. Mon dos, plaqué contre le bois épineux, me faisait souffrir, tout comme mes mains cramponnées à la crosse de mon arme de poing. J'étais prêt à dégainé au moindre mouvement. Après dix bonnes minutes, je finis par relâcher mes muscles tendus, et me mis devant la porte close. J'avançais alors mes doigts vers la poignée, les serrais autour et la poussais, toujours l'arme dans l'autre main.

*

De la peinture. Je m'étais redressé et avais réussi à atteindre le générateur. Je contemplais maintenant le fouillis que j'avais créé dans mon splendide chef d'œuvre : j'avais renversé plusieurs pots ouverts sur mon passage, recouvrant la terre battue ainsi que mes habits de noir et de rouge vermillon. Mon atelier était vraiment magnifique. J'avais fait de ce lieu abandonné un véritable lieu de détente propice à la création, à la liberté de m'exprimer. Cet endroit était donc le reflet de ma personnalité : j'avais disposé aux murs tous mes tableaux, et tout autour de moi mes nombreuses statues figées dans leur action pour l'éternité.

Je pris un vieux chiffon posé sur un de mes chevalets afin de m'essuyer grossièrement les mains. J'étais excité à l'idée de pouvoir me mettre au travail et de réaliser une nouvelle sculpture. Depuis que mon épouse est partie rejoindre les anges, j'avais exprimé la curieuse envie de recommencer à sculpter. Et, le jour passé, j'avais fait l'acquisition d'un nouveau modèle. J'avais déjà débuté mon ouvrage et avais préparé tout le matériel nécessaire. Il me restait plus qu'à enfiler une paire de gant en latex, d'ouvrir un grand baril contenant un mélange de plâtre fait maison, et de me mettre à l'œuvre. Ma matière première donnait tout le cachet à mes « bijoux ». Je trempais ensuite de fines bandelettes de tissus dans le mélange liquide avant de les placer sur mon mannequin. J'avais déjà travaillé une bonne partie de la nuit sur cette création, et il ne me restait donc plus que la fin de la poitrine et le visage à sculpter. À mon sens, c'est cette dernière partie qui donne à l'œuvre finale tout son charme : ces expressions ensuite capturées indéfiniment rendront vie à la statue. Je posais un nouveau morceau de plâtre près du cou, lorsque j'entendis un bruit le long de la grange.

*

Je jurai intérieurement lorsque la porte se referma, bruyamment. Je serrai les dents, priai pour qu'il n'ait rien entendu, et entrai dans un immense espace éclairé par des néons. Il y régnait une forte odeur de peinture, de divers solvants dont l'un ayant une odeur étonnamment forte et repoussante. J'avançais prudemment, courbé en deux pour être le plus discret possible. Pas comme à l'instant, ironisais-je. Je marchais à pas de loup le long de montagnes de caisses et de pots métalliques, sans trouver le moindre signe de vie. Puis, brusquement, je suis tombé nez-à-nez avec une, puis deux puis une petite dizaine de bâches vertes recouvrant des objets imposants de tailles variées. Après m'être assuré qu'il n'y avait vraiment personne dans les environs, je décidais d'en soulever quelques-unes par curiosité. Je ne m'attendais pas à voir des statues. Mais ces statues, quelles soient de femmes, d'hommes, d'enfants ou de vieillards me laissaient un sentiment de profond malaise dans mon être. Mais il ne fallait pas que je diverge de mon objectif : attraper Charles Glipti.

Pourtant, malgré ma concentration apparente, mon regard fut attiré vers quelque chose de caché, un peu plus loin, sur ma droite. Je me faufilais donc entre les boîtes de bois et les palettes, et arrivais dans ce qui semblait être son lieu de « création ». Je suis resté planté là, bouche bée devant ce que j'avais devant les yeux : il y avait des tableaux, tous plus affreux les uns par rapport aux autres ; des essais de croquis représentant des êtres déchirés par la souffrance ; et enfin des statues. Je ne m'étais alors pas rendu compte que je m'étais dirigé vers le centre de la pièce, comme attiré par cet aura étrange qui émanait de ces objets. C'est à ce moment-là que, me sentant le plus vulnérable, j'entendis un gémissement, ou plutôt une sorte de râle rauque derrière moi. Je me tournai vivement et me retrouvai devant une statue inachevée, dévoilant le restant d'un modèle. Non, ce n'était pas une « statue ». Mon sang se glaça et mon cœur s'emballa. Une sueur froide roulait le long de ma colonne.

Ce n'est tout de même pas elle...

Je ne pus jamais finir ma phrase, restée en suspend pour l'éternité : quelque chose s'était abattu sur mon crâne. Je sentis mon sang chaud couler sur mon visage, vis un outil en fer sanglant tomber sur le sol avant de me retrouver dans un brouillard épais et infini.

*

La neige avait enfin laissé place à la caresse du soleil sur ma peau ridée. Aujourd'hui était un grand jour pour moi : j'allais enfin exposer mes sculptures au grand jour. Le « Loup du Jura » a arrêté ses méfaits depuis près d'un mois maintenant. Au total, j'avais dix-sept sculptures à montrer devant tout Pannessières. J'avais passé la nuit à tout préparer. J'étais particulièrement fier de ma dernière

création, celle d'un homme athlétique, jeune et séduisant. Il me faisait même vaguement penser à un Apollon des temps modernes. Je savais que mon amour était elle aussi fière de moi, de là où elle était, et que je tenais ma vengeance sur tous ceux qui m'ont toujours renié. C'était donc enjoué et impatient que j'exposasse toutes mes sculptures sur leurs piédestaux. J'avais réservé celui situé devant l'entrée pour mon préféré. Deux employés de la galerie étaient chargés de les transporter et de les disposer selon mes souhaits. Je ne pouvais m'empêcher d'exprimer un léger rictus amer lorsqu'ils en prenaient une et qu'ils se plaignaient de leur poids.

Les cloches sonnaient midi au loin. La galerie allait s'ouvrir. Il ne me restait plus qu'à retirer les protections de mes œuvres. Enfin, ma dernière « brebis » fut dévoilée à la lumière du soleil. Cette sculpture d'homme portant un jean, revolver à la main, rayonnait. Le principal détail était, selon mon point de vue, le petit mouton enfantin accroché sur son sweat.